LES DEUX ABBES DE SAINT-CYRAN INSPIRATEURS DE PASCAL

Koji KAWAMATA

L'influence du premier abbé de Saint-Cyran sur les port-royalistes en général, ou par son éloquence de prédicateur ou par l'entremise de ses lettres spirituelles et de ses traités théologiques, est aujourd'hui un fait si incontestable qu'il nous semble inutile de répéter bon nombre de résultats déjà acquis par nos respectables prédécesseurs, d'autant plus que nous avons nous-même présenté il y a des années une étude comparative des textes de Saint-Cyran et de Pascal (1).

Nous nous bornerons ici à proposer une idée grâce à laquelle nous espérons ouvrir la voie à une interprétation un peu plus précise de la « condition humaine » chez Pascal.

Il s'agit d'un traité de Saint-Cyran, intitulé *Raisons de la cérémonie et de la coutume ancienne de suspendre le Saint-Sacrement dans les Eglises au-dessus du grand autel,* inséré dans *Le Cœur nouveau* avec le traité du même titre et les *Explications des cérémonies de la Messe.* L'approbation en est datée du 3 mai 1643. On trouve deux citations de ce traité dans la *Seizième Provinciale* et il est bien certain que c'était un des écrits de Saint-Cyran dont la lecture était familière à Blaise et à Jacqueline dès leur jeunesse.

Bien qu'on ne puisse pas encore indiquer nettement la date de sa rédaction ni les circonstances de sa formation, on pourrait supposer que cet écrit a été composé au cours du développement de l'Institut des Filles du Saint-Sacrement,

qui avait pour but la « dévotion particulière à Notre-Seigneur réellement présent dans le Saint-Sacrement », fondé sur l'initiative de Sébastien Zamet. Supposons cela vrai ; il serait difficile de ne pas rapprocher ce traité de Saint-Cyran du « Chapelet Secret » de la Mère Agnès et du « Chapelet du Saint-Sacrement » de la sœur Geneviève Le Tardif. En effet, l'exposition des documents du fonds « Port-Royal » d'Utrecht, en 1974, nous a montré une copie de celui-ci, qui avait appartenu à Saint-Cyran lui-même. Comme ces deux « Chapelets », le traité de Saint-Cyran a peut-être été rédigé au milieu de la floraison de mysticisme suscitée par la création de la nouvelle congrégation. Et il est probable que Saint-Cyran l'a rédigé, parallèlement aux prédications dont il avait la charge (du début de l'année 1634 à l'été de 1636), pour donner un exemple de prière fondée sur le théocentrisme augustinien et sur le désintéressement salésien.

Or, nous trouvons dans ce texte la section suivante :

Il [Jésus-Christ] *nous fait en cet état* (*comme non encore entièrement ressuscité... mais comme demeurant encore près de la terre et tenant en quelque sorte de la condition rabaissée des corps terrestres*) *une leçon excellente ; et nous apprend quels nous devons être en cette vie. Car nous devons être élevés au-dessus de la terre comme lui ; et si nous ne pouvons encore entrer dans le Ciel, nous devons du moins le regarder toujours ; et demeurer dans le désir et dans l'attente de ce bonheur. Nous devons être suspendus entre le Paradis et le monde, sans nous appuyer sur aucune chose qui soit sur la terre, demeurant par ce moyen dans un entier dégagement de toutes les créatures qui sont au-dessous de Dieu, éloignés du Ciel par impuissance, puisque le temps d'y être reçus n'est pas encore arrivé, et éloignés de la terre par volonté et par affection, y étant aussi peu attachés que si nous en étions déjà séparés selon la chair, comme nous le sommes par l'esprit que nous avons reçu dans notre seconde naissance* (*XVI*).

Les vingt-quatre sections du traité sont une série de variations pathétiques et visionnaires sur l'image du Médiateur crucifié et suspendu entre le Ciel et la terre, et toutes ont sûrement été écrites pour être récitées facilement par les religieuses. Cette idée cyranienne reviendra souvent dans les écrits de ceux qui étaient sous l'influence spirituelle de Saint-Cyran. Par exemple, nous lisons dans une des lettres de Barcos, adressée à la Mère Angélique (18 juin 1652) :

[...] *C'est l'exercice de la vertu et de l'humilité chrétienne*

d'être toujours ainsi suspendus entre deux extrémités contraires, éloigné de l'orgueil qui est inséparable de l'une et de l'autre, n'y ayant rien de si contraire à la condition où nous sommes dans l'exil de ce monde malheureux que la confiance sans crainte, et la crainte sans confiance, mais étant jointes ensemble elles nous tiennent en devoir, et nous empêchent de nous élever et de nous rabaisser contre l'ordre de Dieu qui veut que nous demeurions ainsi entre le Ciel et la terre imitant et représentant l'état de son fils crucifié entre ces deux éléments, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous élever avec lui au haut du Ciel...

Nous trouvons encore, dans *De l'esprit de Monsieur de Saint-Cyran*, de Lancelot, un autre exemple qui nous semble une variation de la même idée cyranienne, dont le fidèle disciple se souvient après des années :

L'homme avait été créé pour être toujours uni à son Créateur comme dit si bien saint Augustin et ne se nourrir que de lui, mais le péché duquel nous tirons toute notre corruption et qui est la source de notre mortalité et aussi de notre iniquité, O SOLUM MORTIS SEDETIAM INIQUITATIS, *comme dit ce même père, a fait divorce entre Dieu et l'homme, et détachant l'homme de cette immortalité l'a jeté dans un trouble et dans une agitation continuelle de même qu'une pierre qui se serait détachée d'une haute tour, et qui serait dans un continuel mouvement parce qu'elle tomberait où elle ne trouverait point encore pour se reposer. Voilà proprement quel est l'état de l'homme depuis qu'il a été séparé de son Créateur, etc.* (ms. 2482, Mazarine, pp. 83-86).

On ne peut pas ne pas rappeler le long fragment de Pascal sur la « Disproportion de l'homme », qui nous dit que « voilà notre état véritable [...]. Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre ; quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir, il branle, et nous quitte [...] rien ne s'arrête pour nous », etc.

Tous ces faits nous amènent à nous persuader qu'il y a, dans toutes les méditations de Pascal sur la condition humaine, toujours une image impressionnante du Fils de Dieu crucifié, qui était celle cristallisée rhétoriquement par Saint-Cyran dans ses *Raisons de suspendre le Saint-Sacrement*, et que cette image toujours présente et déchirante était assez puissante pour faire que Pascal dépasse le moralisme humanitaire de Montaigne.

*
**

Quant à Barcos, il est difficile d'arrêter nettement la date à partir de laquelle Pascal a commencé à subir directement son influence. Ici s'étend un domaine tout à fait nouveau et inexploré. Nous pouvons, cependant, énumérer au moins deux preuves positives : premièrement, les « Questions sur les miracles » proposées par Pascal à l'abbé de Saint-Cyran, Barcos, avec les « Réponses » de celui-ci, datées de l'année 1657 ; deuxièmement les disputes internes à Port-Royal des années 1661 et 1662, qui nous ont laissé quelques vestiges pour lesquels nous pouvons appeler en témoignages au moins deux « écrits volants » : le *Sujet des Ecrits suivans* (2) ; et l'*Examen d'un Ecrit sur la signature de ceux qui souscrivent aux Constitutions en cette manière*, de Nicole, qui y réfute sévèrement Pascal, comme on le sait.

Au sujet des « Réponses » de Barcos à Pascal sur les « Questions sur les miracles », nous pouvons présumer que Pascal put acquérir, grâce à l'enseignement de Barcos, la conviction définitive de la vérité du miracle de la Sainte Epine, confirmée par Dieu même qui est « le seul auteur et opérateur des miracles » et la conviction de la fausseté des miracles de l'Antéchrist qui ne sont point de « vrais miracles ». Et nous pourrions certifier que les fragments de Pascal sur les miracles se basent foncièrement sur la pensée barcosienne. Nous pourrions prendre pour témoin, entre autres, le fragment 803 Brunschvicg (Lafuma, 832) qui nous dit qu'« Il y a de faux et de vrais [miracles] » et évoque « la preuve que les vrais miracles donnent de la vérité, qui est la fin principale des miracles, etc. ».

Les *Mémoires sur les Contestations de Port-Royal* et l'*Examen d'un Ecrit sur la signature* révèlent un Pascal qui se retourne rapidement et définitivement contre Arnauld et Nicole, pour rejoindre Barcos. Pascal fut d'abord proche d'Arnauld : quand le désaccord entre Arnauld-Nicole et Barcos se renouvela au moment où Mme de Longueville, qui était sous la direction de Singlin, lui demanda quelque éclaircissement sur la dispute du fait de Jansénius, Pascal, ayant appris le procédé de Singlin qui eut recours à Barcos pour répondre à Mme de Longueville en dépit de la forte désapprobation d'Arnauld, résolut d'empêcher que cet écrit de Barcos ne fût donné à la princesse, en remontrant très fortement à Singlin qu'« ayant aussi peu d'intelligence dans ces matières qu'il en avait, il n'avait pu sans témérité donner dans une cause commune des écrits désapprouvés par des personnes plus

intelligentes que lui dans ces matières ». Tout cela a eu lieu, comme on le sait, en l'année 1659, c'est-à-dire deux ans après les « Questions sur les miracles ». Ce mémoire fait par un auteur inconnu mais évidemment antibarcosien, est témoin que Pascal s'alliait alors avec Arnauld et Nicole pour s'opposer à Barcos jusqu'à cette année 1659.

Vers la fin de l'année 1661, Pascal a rédigé, à la demande de la sœur Flavie Passart, l'*Ecrit sur la Signature*, pour « soutenir et fortifier » les religieuses de Port-Royal. Pascal, qui se rangeait du côté de Nicole et d'Arnauld deux ans auparavant pour s'opposer à Barcos et à Singlin, s'oppose maintenant résolument à Nicole et à Arnauld pour protester contre leur « relâchement », par lequel ils se sont abaissés jusqu'à se résigner à la signature sans restriction et à la conseiller aux religieuses. Nicole, sans tarder, a contre-attaqué Pascal tout en suivant phrase par phrase son texte. Et nous y trouvons le passage suivant :

[...] *On fera un faux raisonnement fondé sur une équivoque, car encore qu'il soit vrai que le sens de Jansénius n'est rien que la grâce efficace dans la vérité des choses, il ne s'ensuit pas, que celui qui dit, je condamne les sens de Jansénius, condamne la grâce efficace, parce qu'il ne s'ensuit pas qu'il entende Jansénius dans la vérité des choses, et qu'il ne s'en est pu former une fausse idée à laquelle il donne le nom de sens de Jansénius, comme tous les interprètes de saint Paul donnent le nom de sens de saint Paul à toutes les interprétations qu'ils lui donnent, qui ne laissent pas d'être souvent fausses et éloignées de la pensée de l'Apôtre.*

Ainsi ce raisonnement [*de Pascal*] *est à peu près semblable à celui d'une personne, qui prouvait que Jansénius était incapable d'erreur, parce qu'il faisait profession de ne rapporter que les sentiments de saint Augustin, qui sont exempts d'erreur, etc.*

Les copies de l'*Examen* de Nicole comportent une note, sur « une personne qui prouvait que Jansénius était incapable d'erreurs », qui désigne explicitement « M. Barcos, abbé de Saint-Cyran ». Il est évident que Nicole, dans ce texte, tient Pascal pour un partisan de Barcos.

Il faudrait ajouter ici que Nicole nous parle, dans sa *Lettre d'un Théologien à un de ses amis, sur le sujet de la Déclaration de M. le Curé de Saint-Etienne*, publiée en 1666, d'un « autre écrit » de Pascal par lequel il a voulu « exciter plus fortement Messieurs de Port-Royal ». Dans cette « Lettre », Nicole nous dévoile qu'il y avait alors, autour de Pascal,

« quelques-uns de ses amis » qui lui fournissaient des mémoires « infidèles » et qui « ne savaient presque rien de la manière dont les choses s'étaient passées à Rome, ni même de ce qui s'était fait à Paris où ils n'avaient eu aucune part ». Bien qu'il nous soit difficile de dire nettement qui étaient ces « quelques-uns » et de quels « mémoires » il s'agissait, il est certain au moins qu'il y avait dans ces « mémoires » quelques écrits ou quelques lettres de Barcos, retiré dans son abbaye de Saint-Cyran à partir de l'année 1650.

Enfin, tous ces faits nous conduisent à croire qu'à partir de l'année 1657, au plus tard, Pascal a commencé de s'intéresser à la pensée rigoureuse de Barcos et à étudier ses écrits et ses lettres, par l'intermédiaire de Singlin, de Sacy et d'autres barcosiens encore autour de lui. Nous nous bornerons, pour le moment, à en donner un ou deux exemples.

Dans le premier livre de *La Grandeur de l'Eglise Romaine*, publié en 1645, nous trouvons un des fondements théologiques de Barcos, c'est-à-dire le raisonnement de saint Grégoire « pour ôter aux hommes les vaines images qui empêchent leur esprit de concevoir comment deux Chefs et deux évêques peuvent être un même Chef et un même évêque ». Nous y lisons les phrases suivantes :

[...] *Ainsi de ce que saint Cyprien et les autres Pères disent que tous les Evêques ne font qu'un Pasteur et un Evêque, il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait point un ordre parmi les Evêques, en sorte que les uns dépendent des autres, et gardent une subordination dans laquelle cette unité subsiste, et sans laquelle elle ne serait qu'une division, une confusion, et un dérèglement, etc.*

Le fragment de Pascal sur l'« Eglise, pape : unité, multitude » (Br. 871, Laf. 604), a dû être écrit sous l'influence immédiate de *La Grandeur de l'Eglise Romaine*, qu'il avait sûrement étudiée au cours de sa rédaction des *Provinciales* dans la même intention de protester contre l'infaillibilité du Pape.

Un autre exemple : dans l'*Ecrit sur la Signature*, Pascal met sa confiance absolue en la vérité de Jansénius, en nous affirmant qu'« il faut premièrement savoir que dans la vérité des choses il n'y a point de différence entre condamner la doctrine de Jansénius sur les cinq propositions, et condamner la grâce efficace, saint Augustin, saint Paul, etc. ». Qui a pu persuader ainsi à Pascal la vérité inviolable de Jansénius, si ce n'est Barcos lui-même ? Et quel texte de Barcos a-t-il le mieux persuadé à Pascal l'innocence absolue de Jansénius, si

ce n'est les « Réponses » de Barcos à la lettre de Gilbert de Choiseul, évêque de Comminges, datée de l'année 1654 ? A en juger par la qualité quasi officielle de cette lettre de l'évêque de Comminges, qui était alors un des plus illustres membres de l'Assemblée du Clergé, il y a lieu de croire qu'elle a circulé, avec les « Réponses » de Barcos, dans le groupe de Port-Royal.

Et Barcos nous affirme dans une de ses « Réponses » que « puisque le livre de Jansénius ne contient que la pureté de la foi et de la doctrine de saint Augustin, il faut conclure qu'on ne le peut condamner sans condamner la foi et la doctrine de saint Augustin » et qu'« il est clair que les Molinistes n'attaquent point la personne de Jansénius, mais sa doctrine, qui visiblement n'est autre que la doctrine de saint Augustin et de l'Eglise. Et n'osant pas encore ouvertement combattre saint Augustin ils combattent son interprète pour passer après à lui et le ruiner sans ressource, et sans qu'il soit possible à tous les hommes du monde de le défendre après la condamnation de Jansénius ; étant impossible de trouver dans Jansénius aucun point de doctrine qui ne soit indubitablement de saint Augustin, comme le moindre homme le prouvera clairement contre le plus habile ».

C'est précisément la position prise par Pascal contre Arnauld et Nicole, qui ont imité, si l'on peut dire, le raisonnement de l'évêque de Comminges qui appréhende que « quelques endroits de saint Augustin que Jansénius a expliqués ne soient obscurs » et qu'« il ne se soit pu tromper dans le sens qu'il leur a donné », tout en admettant que l'étude augustinienne de Jansénius est « si exacte qu'il est presque impossible d'y rien ajouter » (L. Goldmann : *Correspondance de Martin de Barcos,* pp. 180-218).

De tout ce que nous venons d'analyser, nous croyons possible de conclure que les pensées de Pascal sur la condition humaine furent élaborées, à partir de la Lettre dite de la « Vocation », sous l'influence des textes de l'abbé de Saint-Cyran, tandis que les écrits de Pascal sur les problèmes de religion et de politique subirent l'influence forte, directe et vivante de Martin de Barcos.

Enfin et surtout, en tant qu'étranger qui a été élevé dans une tradition culturelle tout à fait différente de celle de la France, il nous faudrait ajouter qu'il existe évidemment une sorte d'analogie ou de communion frappante entre les idées et les sentiments du jansénisme et ceux de notre bouddhisme traditionnel, au sujet du péché, de la concupiscence, du salut. C'est certainement cette communion remarquable qui nous a amené à étudier depuis longtemps l'histoire impressionnante du mouvement janséniste en France.

NOTES

(1) « Saint-Cyran inspirateur de Pascal », dans *The Journal of Social Sciences and Humanities* (*Jimbun Gakuho*), n° 63, février 1968, pp. 1-118.

(2) C'est le titre donné à cet écrit dans les *Mémoires et Pièces recueillis par M. Domat, sur des disputes théologiques,* Mazarine, ms. 2477, et inséré sous le titre *Mémoires sur les contestations de Port-Royal* dans l'édition des Grands Ecrivains.